

Martine Pullara – pour le spectacle Douar

« (...) Kader Attou démontrait qu'il était encore possible de donner au hip hop une dimension humaine et politique, allant chercher dans le même temps une écriture originale et un regard attentif sur le corps des danseurs. (...) Mélange d'humour et de gravité, ennui, enfermement et rêve de liberté... (...)

« Les corps tanguent, ils sont au rythme de la mer dans ce désir de traverser. Ils se rapprochent et se lâchent. Ils se déshabillent. Torses nus, rendus vivants par une chaude lumière, ils retrouvent la liberté du hip hop ? Dans un juste équilibre, le chorégraphe fait émerger des solos, happés par le groupe et libérés à nouveau. Tenter de vivre par le mouvement. Surgis de l'oppression, les danseurs semblent suspendus dans l'espace, pour s'étirer, rouler, ou bien encore onduler en créant des parallèles avec le sol. Devenir plus léger avec la danse. Le hip hop du chorégraphe n'est ni dans la virtuosité, ni dans la fébrilité scénique. Il est intense à l'endroit où il se pose, il est ample, laissant toute la place au corps de celui qui danse, capable d'abandonner la masse et la force, pour donner au mouvement une certaine féminité. Par moments, l'écriture est surprenante, presque familière, semblable à celle appartenant à la "danse contemporaine". »